

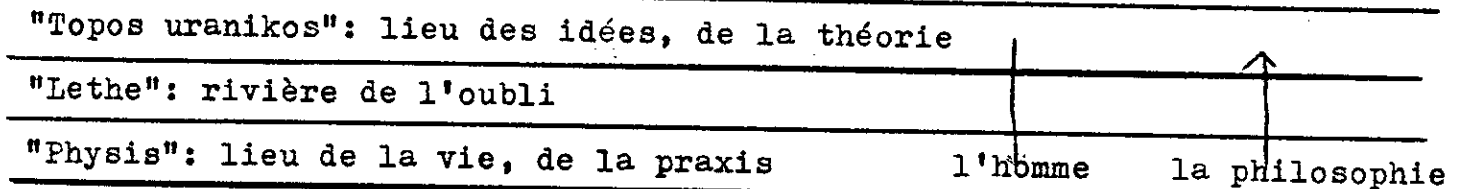
Les changements dans la relation entre l'espace privé et l'espace public sous l'impact de l'urbanisation post-industrielle.

(Conférence à l'Institut Européen d'Ecologie, Metz, le 3/5/79)

Quand on lit Platon sous la perspective de la dite "deuxième révolution industrielle", on aura des surprises. On y trouvera sous jacente une anthropologie qui illumine du bas notre progrès vers l'appareil de plus en plus autonome. Une telle lecture de Platon s'impose, car le progrès scientifique et technologique occidental est fondé sur une notion spécifique de l'homme et de sa place dans le monde, dont la pensée platonicienne est une des racines. Hannah Arendt a essayé de faire une telle lecture, et j'en ferai un bref résumé dans cette conférence. En suite je vous proposerai quelques commentaires, lesquels, avec votre aide dialogique, peuvent peut-être éclaircir notre thème d'aujourd'hui.

Pour Platon l'homme est un être tombé du ciel, (le royaume des idées), dans la nature, (le royaume des apparences). Dans sa patrie celeste il a contemplé l'ordre logique des idées immuables, mais pendant sa chute il a tout oublié. Car entre ciel et nature cours la rivière de l'oublié, (Lethe), dont les eaux lavent les idées. Il y a néanmoins des méthodes pour redécouvrir les idées oubliées: celles de la philosophie. Des telles méthodes peuvent sauver l'homme de sa condition naturelle, car elles le mènent vers la vérité, (a-letheia - des-oubli).

Cette anthropologie mythique cesse de l'être pour nous, et nous nous y reconnaissons, dès que cherchons la saisir. Voici son schema:



Il y a donc, pour l'homme, trois manières de vivre: (1) il peut s'intégrer dans la nature et couper tout lien avec les idées. (2) il peut essayer de se souvenir des idées pour les appliquer comme modèles d'un changement de la nature. Et (3) il peut tourner le dos à la nature et contempler les idées redécouvertes. Platon ordonne ces trois virtualités existentielles en un ordre hiérarchique ainsi:

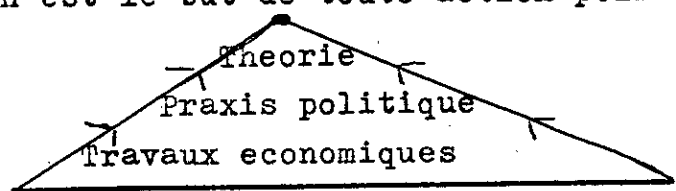
I: La vie privée des idées: (zoon oikonomikon - vita privata). C'est la vie naturelle qui suit l'ordre naturelle du cycle de l'éternel retour. C'est une vie sans signification, but. Les femmes, et les esclaves vivent cette vie: elle est la vie dans la cuisine, (oiké).

II: La vie qui applique les idées: (bios politikos -vita activa) C'est la vie pratique qui cherche changer la nature. La signification, le but de cette vie est l'oeuvre. Les artisans, les artistes et les politiciens vivent cette vie: elle est la vie dans le marché.

III: La vie philosophique: (bios theoretikos - vita contemplativa) C'est la vie qui regarde les idées. Le but de cette vie est la sagesse.

Les philosophes vivent cette vie: elle est la vie dans l'école.

Le modèle de cette analyse platonicienne est le village grec: la polis. Il y a une place du marché, (agora), entourée par des maisons privées, (oikai). Dans les maisons travaillent les femmes et les esclaves: ils font la cuisine, lavent la linge, sèment et cueillent les fruits et légumes derrière la maison: ils sont engagés dans la vie "économique", celle du travail. Devant les maisons sont assis les artisans qui produisent des biens à être échangés sur le marché: ils sont engagés dans la vie "politique", celle de l'oeuvre. Et sur la place du marché il y a des personnes qui bavardent: ils sont engagés dans la "vie philosophique". C'est parce que les esclaves travaillent que les artisans peuvent produire des oeuvres: ils leur ouvrent le temps libre, la base économique. Et c'est parce que les artisans échangent leurs produits que les gens peuvent bavarder: ils leur ouvrent l'espace libre, la base politique. Dans d'autres mots: les esclaves travaillent pour que l'oeuvre soit possible, et les artisans produisent pour que soit possible la philosophie. La praxis politique est le but de l'économie, et la contemplation est le but de toute action politique. Ainsi:



Le climat du travail économique est celui de la condition naturelle, donc du manque de liberté. Ce n'est pas qu'on asservisse les esclaves: tout homme qui travaille est esclave. Le climat de la production est la volonté de l'oeuvre, donc la liberté. Où il n'y a pas d'esclaves il n'y a pas de liberté. Le climat de la théorie est le loisir. Où il n'y a pas de liberté il n'y a pas de loisir. C'est parce que la plupart des Grecs étaient esclaves que quelques-uns peuvent produire des oeuvres et certains peuvent philosopher. Si on libérait les esclaves, la politique et la philosophie s'arrêteraient, et tout le monde devient esclave.

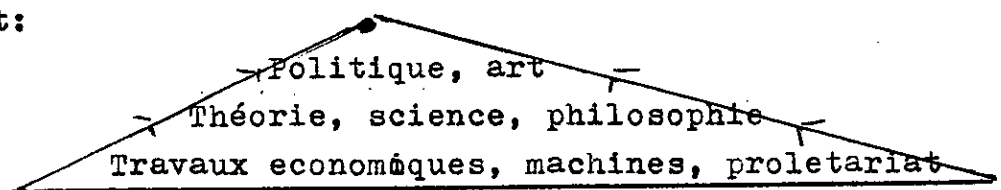
Une telle conception de l'homme et de la société, pour laquelle la liberté n'est pas un but mais une méthode pour atteindre la sagesse, est fondée sur une notion spécifique du temps et de l'immortalité. Le temps du travail est cyclique: on mange pour faire la cuisine, et on fait la cuisine pour manger. C'est le cycle absurde de l'immortalité des animaux et des plantes, le cycle des générations: le chat et le brin d'herbe vivent éternellement dans leur semence. Le temps de la politique est en arc, (en grec: bios),: quand l'oeuvre est faite, il y a une pause, (en grec: epoche), et une nouvelle praxis commence. C'est l'arc de la naissance vers la mort. Le temps de la théorie est figé: c'est l'éternité des formes immuables. L'esclave est immortel comme la nature, le philosophe est immortel comme la formule mathématique, seul

le politicien, l'artiste est mortel: il est "héroïque" est le destin fini ra par le tuer. L'esclave est un phénomène naturel, le politicien est lib re et mortel, mais il peut être sauver de la mort par la philosophie, la- quelle n'est pas libre, mais conditionnée par la logique.

La liberté est mortelle, mais elle est aussi une erreur. Quand on applique une idée à la nature, on ne change pas seulement la nature, ma aussi l'idée. La somme des angles d'un triangle dessiné dans le sable n' est pas de 180°, et ne peut pas l'être. L'idée du triangle a été detonné par le sable. La contemplation de tels triangles conduit vers une opinion erronée, doxa. L'art, la politique, la technique, sont necessairement dog matiques, et il n'y a pas de sagesse, sophia dans ces domaines là. Le pot er ne produit pas un pot idéal, ni le politicien une société ideale, car l nature change les idées en erreurs, et la liberté mène donc par necessité vers le dogmatisme et la mort. Seul la vision théorique, l'amour de la sa gesse, la philosophie, peut nous sauver de l'erreur et de la mort.

Cette anthropologie platonicienne, et l'utopie qui en resulte, ont dominé l'occident pendant plus de 1000 années sous la forme de la pyra mide feudale. Dans la société medievale la population rurale occupe la place de la vie economique, (vita privata), la population urbaine celle de la vie publique, (vita activa), et le clergé celle de la vie théorique, (vi ta contemplativa). Le système feudal est donc une "ville platonicienne" o l'espace privé sont les champs qui soutiennent économiquement les villes medievales, l'espace publique sont les villes qui soutiennent politique- ment l'église, et l'église est l'espace de la contemplation, de la prière. Seuls les artisans dans les villes sont libres: les serfs et les moines ne le sont pas. Et la ville peut être sauver de la mort par le clergé.

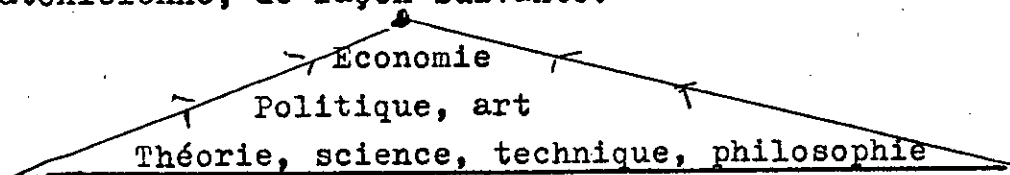
La revolution bourgeoise de la Renaissance a reformulé la pyra- mide platonicienne, en colloquant la politique, l'art, l'oeuvre, en somme: la liberté, au sommet. C'est évident, car ces valeurs-là sont le climat vital de la bourgeoisie, de la ville. De cette manière la politique et la théorie ont changé de place dans la pyramide, et le modèle de la société moderne est le suivant:



Comme l'idéal est dorénavant la liberté, et non plus la sa gesse, là théorie change de fonction, ("savoir est pouvoir"). La théorie moderne n'est plus la contemplation des idées, mais une manipulation des idées, donc une espèce d'art. C'est pourquoi la notion græcque de l'art, "techné", ne change pas seulement de place dans la pyramide, mais se di- vise en deux bras: l'art de la théorie, (la technique), subalterne, et l'art de la liberté, (le beau), suprême. Cette division a produit le pro- grès: l'application progressive de nouvelles idées, modèles, modes. Et

ceci a provoqué la première révolution industrielle. Pendant toute cette époque on peut constater une espèce d'effritement de la signification de la vie: si ce n'est plus la contemplation de la perfection, la poursuite de la sagesse, la prière, qui sont le but, mais la liberté, alors la mort, ce salaire de la liberté, met out en question. Le progrès est un mauvais substitut de l'immortalité.

La deuxième révolution industrielle du 20ème siècle a renversé la pyramide platonicienne, de façon suivante:



A présent c'est la vie privée qui est l'idéal, et la liberté et la sagesse, les deux, servent pour rendre une telle vie des travailleurs de plus en plus agréable. C'est évident, car ces valeurs sont le climat vital du travailleur, du prolétariat. Dorénavant la théorie sert à la praxis, et la praxis à la consommation. La science sert à la politique, et la politique à l'économie. La sagesse sert à la liberté, et la liberté à la répétition de l'éternel retour. La prophétie platonicienne est réalisée: les esclaves ont été affranchis, et nous sommes tous devenus esclaves. La vie est devenue absurde, car il n'y a pas de but dans la vie privée. Ceci est observable et dans les sociétés socialistes et dans les sociétés technocratiques: la privatisation totalitaire. La ville post-industrielle est un seul appareil, un espace privé destiné à la répétition cyclique du fonctionnement.

.....

Pour saisir ce jugement que Hannah Arendt porte sur le présent, il faut considérer deux paires de notions: "travail et oeuvre", et "affairement et loisir". Travailler n'est pas agir, mais souffrir. Le travailleur est condamné, tel Sisyphe, à répéter toujours les mêmes gestes absurdes, et si c'est la machine qui roule la pierre, il est condamné à avaler, dans sa retraite, les morceaux que la machine lui met dans la bouche. Ses mouvements sont aussi prévisibles que ceux d'une boule de billard. Ce sont des mouvements répétitifs comme travailler et dormir, manger et faire la cuisine, et le week-end, les vacances et la retraite ne sont pas des interruptions, (loisir), mais des phases de consommation dans le cycle du travail. C'est le fonctionnement cyclique, passif.

Ouvrer est agir, car c'est obliger une idée vue dans le loisir à pénétrer la nature. Avant et après toute oeuvre il y a une vision d'une idée: avant la vision de l'idée elle-même, et après la vision de l'idée dans l'oeuvre. Le loisir est le temps "libre" pour voir des idées. Le travailleur ne peut pas avoir du temps libre, parcequ'il est privé des idées. Mais malgré sa liberté, son temps libre, l'artisan ne mène pas la "bonne vie". C'est le philosophe, le moine, le théoricien,

lui seul, qui reste toujours dans le loisir, et peut donc dévoiler les idées, voir la vérité, et atteindre la sagesse, "le bel et le beau".

Le loisir s'appelle en grec "scholé", et l'absence s'appelle "ascholia", c'est à dire: manque de loisir. Le même mépris des affaires se manifeste en latin: "otium - negotium". Le mot "scholé" est à l'origine de notre mot "école". L'école est l'endroit du loisir où les idées sont contemplées. L'academie et le lycée sont des lieux de la salvation, car on s'y sauve de l'action, donc de la mort. Dans l'espace privé du travailleur il n'y a pas de lieu pour une école, et ce qu'on appelle les "écoles" dans le climat du travail ne sont que des endroits pour l'entraînement. Dans l'espace public de l'art et de la politique l'école est dégradée et devient un lieu où on regarde les idées pour pouvoir les appliquer. La vraie école, celle des scholastiques médiévaux, n'est possible que dans l'espace de la contemplation, de la prière. La véritable raison de la crise des universités est le manque du vrai loisir.

Nous pouvons donc saisir la signification des termes "espace privé, oiké, resprivata" et "espace public, polis, respublica" selon Hannah Arendt: La chose privée est l'endroit de la vie cyclique, absurde, du travail. La chose publique est l'endroit de la vie artificielle, délibérée de l'oeuvre. Au dessus des deux s'ouvre l'espace du loisir contemplatif, des idées éternelles. Dans la société bourgeoise, dans la république, l'ordre est renversé et tout est soumis à l'espace public. A présent tout est soumis à l'espace privé. Nous sommes devenus tous des travailleurs, des fonctionnaires, des esclaves. C'est l'état de la privatisation totale, l'état totalitaire.

.....

Selon une telle analyse la ville post-industrielle ne comporte donc pas de véritables espaces publics, ni de véritables écoles. Tout est plongé dans l'espace privé de l'appareil, et la ville est en effet divisée en deux parties: la ville-travail et la ville-dortoir, lesquelles représentent les deux phases de la vie économique des souffrances. Il y a, dans la ville post-industrielle, des phénomènes qui imitent des espaces publics, comme les supermarchés, les mass media, et des événements dits publics. Mais il est facile de démasquer l'idéologie d'une telle imitation. Les supermarchés ne sont pas des places publiques, car ils imposent la consommation au lieu de permettre l'échange, le dialogue. Les mass media ne politisent pas, (n'ouvrent pas l'accès à l'espace public), mais ils privatisent, (le politicien sur l'écran TV entre dans l'espace privé du consommateur). Les événements dits publics transforment les participants en "masse", c'est à dire en consommateurs passifs. Il n'y a pas d'espace public dans la ville post-industrielle, et il ne peut pas y avoir: car l'anthropologie sous-jacente d'une telle ville est l'homme qui travaille et consomme, l'esclave, "l'homme privé".

Il faut faire face à une telle analyse désespérée de notre situation. On peut le faire si on se rend compte que le modèle arendtien de la ville post-industrielle est la nazisme. D'une telle perspective tous les appareils, par exemple celui du stalinisme ou d'une technocratie américaine du futur, ne sont que des éditions améliorées du nazisme. Ils fonctionnent mieux et devient donc plus invisible. Le fonctionnaire parfait, le travailleur idéal, est, de cette Perspective, Eichmann: l'homme privé de toute idée, est donc irresponsable, (incapable d'action véritable). Tous les apparatchiks russes et managers américains ne sont que des Eichmanns perfectionnées. L'idéal de la ville post-industrielle est Auschwitz, où les habitants collaborent à leur propre destruction. Nos villes ne sont, de cette perspective, que des Auschwitz perfectionnés. Et la question célèbre: "comment peut on toujours philosopher après Auschwitz?" trouve sa réponse évidente: "on ne peut pas le faire, car il n'y a pas d'école, de loisir pour la contemplation des idées".

Mais le nazisme n'est pas le seul modèle possible. Le renversement de la pyramide platonicienne permet d'autres visions du futur. On peut s'imaginer des villes post-industrielles dans lesquelles la relation entre la vie privée, la vie active et la vie contemplative ne soit pas celle de nos villes actuelles, laquelle est, il faut l'admettre, la relation totalitaire de la privatisation. On peut s'imaginer d'autres anthropologies que celle de l'esclave, quoique, obligatoirement pour nous les occidentaux, toute anthropologie doit se placer dans le contexte platonicien. Cette conférence en proposera une.

.....

Toute ville, la polis grecque comme la ville des artisans médiévaux, la ville industrielle comme la ville des parcs industrielles et de plaisance, et des HLM, est au fond une entreprise pour dépasser la solitude. Il est vrai que tout homme est par la "nature-physis" esclave au sens platonicien: conditionné par la nature. Mais il n'est pas complètement esclave, complètement privé de toute idée. Même l'esclave sait qu'il va mourir, donc n'est pas privé au moins de l'idée de la mort. Il ne tourne donc pas tout à fait dans le cercle naturel du chat et du brin d'herbe. Dire cela n'est pas être victime d'un humanisme quelconque: l'existence des villes en est la preuve. La ville est l'endroit où les gens essaient de vivre ensemble non pas malgré leur connaissance de la mort, mais pour pouvoir vivre avec cette connaissance. Il est vrai que la ville est vouée à l'échec: tous les habitants meurent, et ils meurent dans la solitude. Mais la ville produit une espèce d'immortalité secondaire: la civilisation. C'est à dire: malgré l'analyse platonicienne il y a une ouverture vers les idées et vers l'espace public dans tout esclave: son savoir de sa mort, et cette ouverture se manifeste par l'existence des villes. Ne pas avoir admis cela rend Platon, à nos yeux, de quelque sorte "fasciste", quoique dans un sens opposé au nazisme.

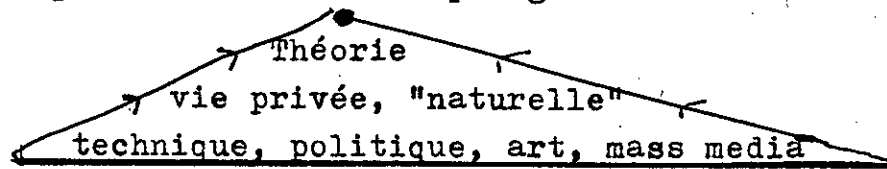
Admettons que nous sommes tous, à présent, des esclaves platoniciens, et que personne entre nous ne peut être philosophe: que nos villes sont donc des camps de concentrations perfectionnés auxquels nous collaborons tous, soit que nous y travaillons et consommons, soit que nous y produisons des oeuvres, soit des théories. Admettons même que toute contestation de la ville le renforce par feed-back. Malgré tout cela nous restons tous ouverts pour l'espace politique, pour la liberté, parceque il y a dans nous l'idée de la mort. L'espace public est toujours ouvert au dedans de nous même sous forme de notre ouverture vers la mort. Notre tache est donc de projeter cet espace sur la ville, si nous voulons la rebâtir.

Par paradoxe une telle projection suppose l'acceptation de notre espace privé, notre solitude vers la mort. Car c'est parceque nous sommes "privés des autres" que nous voulons projeter l'espace public, que nous nous engageons à publier. Et c'est parceque nous voulons penetrer la solitude d'autrui et le seduire d'être avec nous que nous publions. C'est dire que l'espace public presuppose la reconnaissance de la privaticité, la notre et celle des autres. Mais c'est paradoxe, parceque la ville post-industrielle, selon l'analyse précédente, notre ville, est un espace privé. Comment donc vouloir initier la reconstruction de la ville par l'admission de la privaticité? Mais le paradoxe n'est qu'apparent. La privaticité de notre ville n'est pas la bonne: elle a été projetée à partir de l'espace public, ce qui renverse la relation authentique des deux espaces. Un coup d'oeil sur l'architecture de la ville montre que ses espaces privés ont été "prévus": même si on construit sa propre maison le projet doit être approuvé. Mais on ne peut pas projeter un espace veritablement privé à partir de l'espace public sans le falsifier: Brasilia en est la preuve, où les espaces privés sont la conséquence d'une urbanisation politique.

Il faut refuser la fausse privaticité de nos villes et la substituer par une privaticité veritable, parceque l'espace privé de notre ville est le resultat de la prévoyance publique, de l'assistance publique. Mais la reconnaissance de la privaticité est l'exacte opposé: elle est le resultat du soin qu'on porte à soi-même et aux autres, de ce qu'on nomme, dans des contextes il y a longtemps dépassés "l'amour". Or, l'amour est l'exacte opposé de la prévoyance: si on prévoit la vie d'autrui et si on la projète, c'est qu'on ne l'aime pas. Et on peut aimer seulement dans son espace privé, jamais sur le marché. C'est dire que pour reconnaître la privaticité d'autrui, il faut d'abord pouvoir disposer d'un espace privé à soi-même. ~~Et~~ C'est cela l'opposition au totalitarisme.

Est-ce un retour au liberalisme, "chacun pour soi", à la ville industrielle du 19ème, et aux bidonvilles? C'est l'exacte opposé. Dans la ville capitaliste l'espace privé fonctionne comme point de départ pour

conquérir l'espace public, (faire des oeuvres), et comme point de retour pour y accumuler ses conquêtes, (faire des économies). C'est cela la moralité de la production, la "protestante". Mais dans notre contexte l'espace privé fonctionne comme ~~un~~ refus d'une fausse publicité, de l'appareil, et comme recherche de la contemplation, des idées. Cela s'explique: dans le contexte du capitalisme classique l'espace public, la république, domine. Dans le notre c'est l'appareil qui domine, et l'appareil est un espace public privatisé qui projète des espaces privés secondaires, faux. La recherche de la privaticité dans le capitalisme classique a pour base une anthropologie pour laquelle l'homme est public: le producteur. La recherche d'une véritable privaticité dans notre contexte a pour base une anthropologie schématisable ainsi:



(Il se peut que les dits "ecologistes" soient d'accord avec ce schema).

La recherche du privé ici proposée comme point de départ pour une reconstruction de la ville, loin d'être comparable à la privaticité du libéralisme, semble évoquer des phénomènes comme les résidences secondaires en Europe occidentale, les "datchas" en Europe orientale, et les "suburbia" aux Etats Unis. Mais des tels phénomènes ne peuvent pas mener vers une reconstruction de la ville, et restent au contraire des fuites, des évasions, s'ils ne sont pas accompagnés d'une reformulation de l'anthropologie dominante de l'homme travailleur et consommateur, du prolétaire. Il y a, bien sûr, des tendances vers une nouvelle anthropologie au sens schématisé: non seulement dans la philosophie, (par exemple dans la phénoménologie et l'existencialisme), mais aussi ailleurs, (par exemple dans les mouvements hippie et religieux aux Etats Unis). Il faut se rendre compte de la nouveauté radicale d'une telle recherche du privé, et pour le faire il faut repenser notre contexte:

La polis grecque était un espace ~~publique~~<sup>publique</sup>, un marché, entouré par des espaces privés, les oikai, et elle avait comme centre un espace sacré, le temple. Cet espace sacré, (temenos), était découpé de l'espace public pour servir à la contemplation des dieux qui étaient représentés par des statues, (des "idols"), donc à la théorie au sens archaïque du terme. C'est pourquoi les premières écoles, les premiers espaces du loisir, étaient localisées dans les temples d'Akademos et de Lykaïos. Notre ville est un espace public dégradé en privé, l'appareil avec son fonctionnement circulaire. C'est comme une cuisine qui aurait avalé et la place du marché et l'église. Vouloir ouvrir dans un tel espace fonctionnel des véritables espaces privés c'est vouloir y recouper des cellules ouvertes vers l'église et l'école, donc des espaces d'une sacralité radicalement nouvelle.



Ces cellules ne seraient pas ouvertes vers la "nature" au sens des résidences secondaires, (au sens post-romantique), ni des lieux "naturels" au sens platonicien, (déterminés par la physis), mais elles se raient ouvertes vers les idées, les modèles. Il y a déjà des fenêtres qui permettent des telles visions, les écrans TV, mais elles devraient fonctionner d'une façon radicalement différente de la présente. Pour pouvoir atteindre les idées, ces cellules devraient disposer de portes qui mènent vers un espace public véritable, vers le marché dialogique, et non vers l'appareil, (le bureau, le garage, le stade). Il y a déjà de portes qui permettent des telles sorties: le téléphone et le cable, mais elles devraient fonctionner d'une façon radicalement différente de la présente. C'est dire que le recoupage des véritable espaces privés exige d'abord la décision existentielle de la part du concerné, et ensuit la collaboration des architectes, techniciens de la communication, psychologues, sociologues, philosophes et prêtres.

Mais une telle perforation de l'appareil par des trous ou vers vers le loisir, scholé, ne serait qu'un premier pas vers le dépassement de la fausse privatisation totalitaire. Le deuxième pas serait l'ouverture d'un espace public véritable, en opposition, mais non comme substitution, de l'espace faussement public, car privatisé, de l'appareil. D'un espace d'où l'appareil deviendrait gouvernable: car on aura toujours besoin de l'appareil. Ce nouveau espace public serait un marché pour y échanger des idées, et non plus des biens de production et de consommation: on peut releguer la distribution des biens à un appareil de plus en plus automatisé et cybernetisé. Pour le comprendre, il faut faire un pas en arrière, et reconsidérer le marché:

Platon pense que l'échange des produits sert à deux propos: il sert à vérifier la valeur d'échange des produits, à la vérification de la norme, et il sert à vérifier la valeur intrinsèque des produits, à la vérification du degré de la réalisation de l'idée dans l'oeuvre, de la perfection. C'est pourquoi pour Platon l'échange des produits est "politique": normalisation et critique. Quant à l'échange des idées Platon pense que son propos est de faire naître des idées oubliées par provocation dialogique, par la dialectique. C'est pourquoi les philosophes doivent être rois: ils doivent "gouverner", (kybernein), en normalisant et critiquant sous la lumière des idées.

Nous ne pouvons plus partager sa vision de la dialectique après Kant. Pour nous les idées ne sont plus des formes immuables, mais le produit d'une action humaine sur les idées préalables et sur l'expérience. La dialectique, pour nous, c'est la lutte entre les idées et l'expérience qui résulte en idées nouvelles. Pour nous aussi les idées sont éternelles au sens de: l'idée que un et un font deux ne dépend pas du moment où elle est formulée. Mais ce n'est pas le sens platonicien de l'éternel. C

est pourquoi pour nous le marché, l'espace public, serait, après l'élimination de l'échange des produits, le lieu de la production dialogique de nouvelles idées à être plutard contemplés, (théorisées).

Un tel marché détruirait la distinction entre politique, science et les arts. Les hommes qui y échangent ses idées conçues dans le privé, qui y publient, ne seront pas des spécialistes, et le dialogue dans lequel ils s'engagent ne sera pas comme les dialogues scientifiques, artistiques et politiques du présent. Pour eux la connaissance, le vécu et la valeur ne seront que les trois dimensions de toute idée, de toute forme, de tout modèle, dont le but dernier sera de donner une signification à une vie vouée à la mort. Un tel marché serait véritablement publique au sens de: dépassant cette privatisation idiote appelée "spécialisation". C'est pourquoi la construction d'un tel marché ne peut pas être le projet d'un spécialiste quelquon, quoi qu'elle dépendra du concours des spécialistes, des fonctionnaires de l'appareil. Ce marché se construira par soi-même, il naîtra du dialogue des hommes qui sortent de ses espaces privés pour se rencontrer, pour faire ensemble face à la privacité naturelle, à la mort. En d'autres mots: la "politique" redeviendra ce qu'elle est essentiellement: la science et l'art de vivre ensemble pour faire face à la mort.

Mais la construction d'un tel marché n'est pas encore la reconstruction de la ville. La ville manque toujours son centre, son propos, son but véritable: l'école. Il y a, bien sûr, des écoles pour entraîner les travailleurs, et des écoles pour élaborer des théories vouées à l'application technique. Mais l'école véritable, le lieu du loisir contemplatif des idées élaborées sur un marché véritable, ne peut pas exister avant la construction d'un tel marché. Car le dernier propos de la reconstruction de la ville ici proposée est précisément celui de renverser le programme moderne "schola fundamentum vitae" par "vita fundamentum scholae". Celui de faire de la ville une place publique destinée à la recherche de la sagesse: une préparation pour l'école.

Il y a, déjà, des tendances vers une telle reformulation. La jeunesse, surtout de l'élite, reste longtemps à l'école, étant donné la complexité des informations disponibles. Les spécialistes doivent se recycler et retourner souvent à l'école, étant donné la précarité de la validité des informations sous la pression du dit progrès scientifique. Et les retraités retournent souvent à l'école pour remplir leur temps vide, (et non pas libre), avec des informations. Donc: l'école occupe déjà un espace important dans la vie de la ville, un espace toujours croissant. Mais ces tendances ne peuvent pas aboutir à l'établissement d'une véritable école, et ne peuvent pas dépasser la crise scolaire de l'actualité, aussi longtemps qu'on ne dépasse pas une anthropologie pour laquelle le but de la vie est la consommation, et non la contemplation.

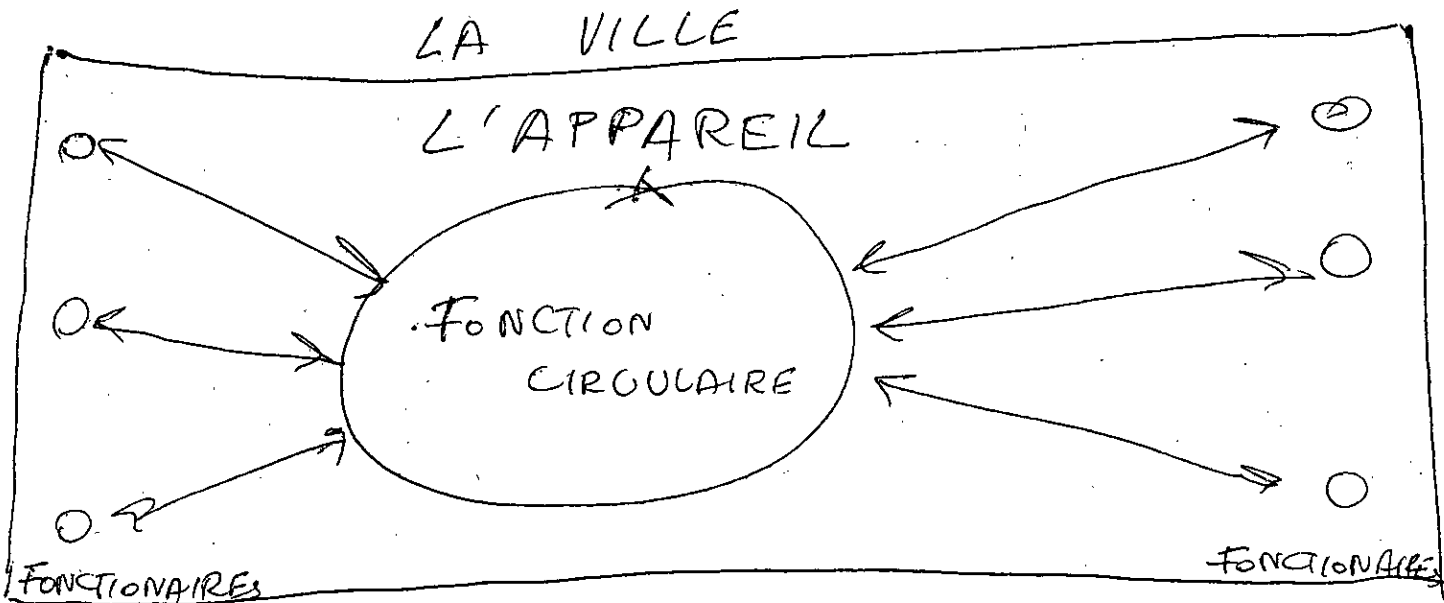
L'école ici visualisée exige une reformulation de la notion de "théorie". Pour Platon c'est la contemplation des idées immuables. Pour les modernes c'est une méthode pour une praxis rationnelle. Dans notre contexte c'est la formalisation des expériences avec des théories préalables, en vue d'une application et falsification futures. Elle se ra, dans la ville nouvelle, la synthèse des idées élaborées sur le marché, une "Weltanschauung". C'est pourquoi la nouvelle école ne peut pas fonctionner, comme à présent, comme distribution discursive des informations en vue d'être stockées dans les mémoires des étudiants. C'est d'ailleurs un processus devenu déjà absurde. La masse des informations disponibles est déjà trop grande pour être émmagasinée dans des mémoires individuelles, même s'il est divisée en tranches specialisées. Et nous disposons de mémoires artificielles capables d'émagasinier cette masse. Il est donc absurde de vouloir faire des étudiants des concurrents des ordinateurs, voués à l'échec. Aussi la méthode discursive de nos écoles est dépassée: les discours des media élitaires sont plus efficaces, car ils permettent aux recepteurs de rester chez eux, et ils disposent de mémoires artificielles, donc plus riches que celles des professeurs.

Il y a déjà des théories dans le sens ici envisagé. Non seulement les théories classiques platoniciennes comme c'est la logique et la mathématique. C'est d'ailleurs pourquoi on lisait à l'entrée de l'Académie: "entrée défendue à ceux qui méconnaissent la mathématique". Il y a aussi des théories du type théorie de la décision, du jeu, de l'information, la cybernétique. Il s'agit de théories qui ne systematisent pas des informations, mais la structure des informations, et it est caractéristique de notre situation que de telles théories ne trouvent pas un lieu convenable dans la structure de nos écoles. Ce sont des théories qui ne visent pas changer le monde, mais analyser des systèmes. C'est à dire: dominer l'appareil, par la contemplation de sa structure. L'école nouvelle sera le lieu de telles théories: d'une contemplation qui dépasse l'appareil et le controle. Les philosophes seront redevenus rois en un sens à la fois platonicien et radicalement nouveau.

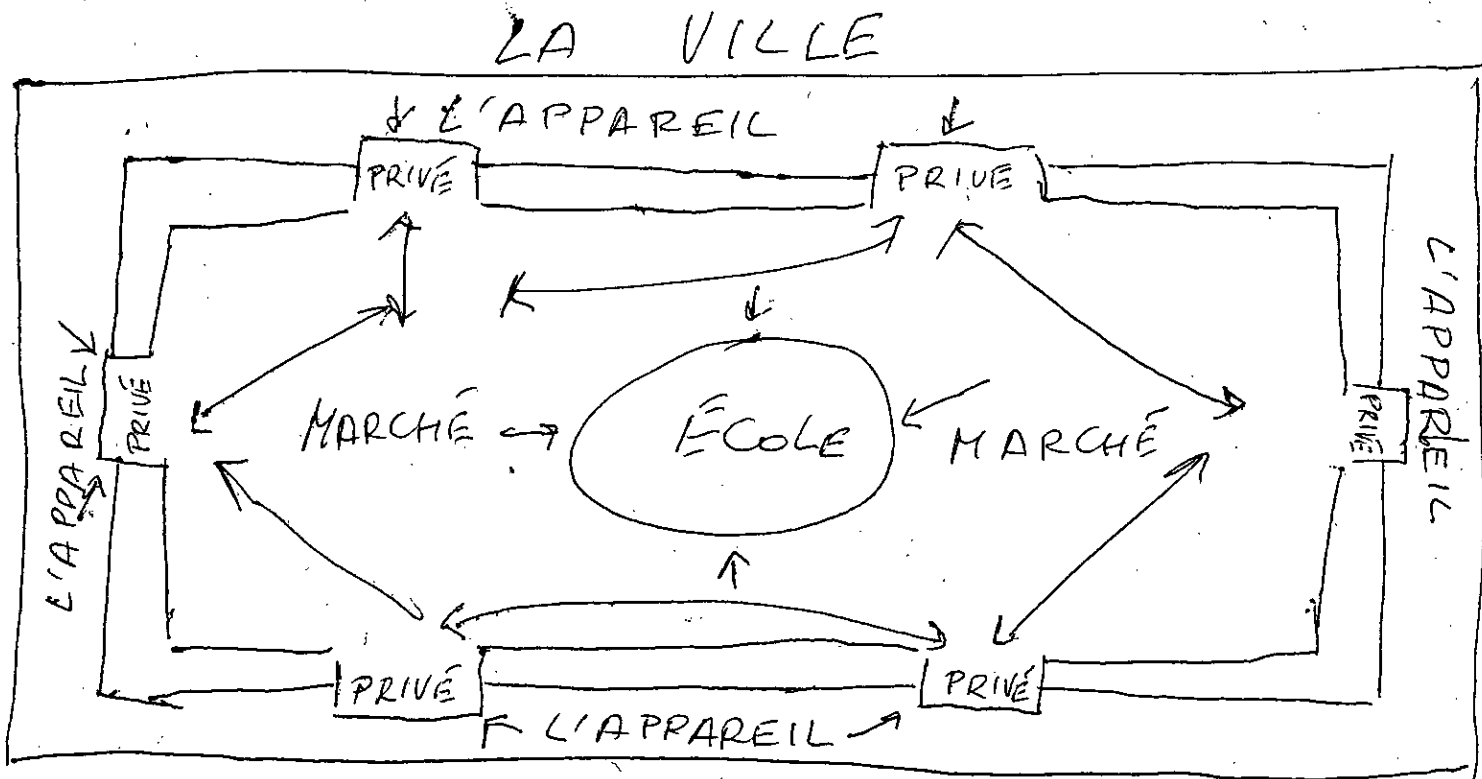
L'école nouvelle, issue du marché nouveau, lequel est issu de la privaticité nouvelle, sera le centre de la ville nouvelle: le lieu du loisir d'où les hommes contemplent leurs situation dans le monde, cherchent à donner une signification à la vie dans le monde, et conduisent l'appareil pour qu'il sert à une telle signification. Voici l'utopie post-platonicienne, et post-ariendtienne, que je vous propose.

.....

Notre thème était l'impact de l'urbanisation post-industrielle sur la relation entre l'espace privé et l'espace public. Voici comment Hannah Arendt, à la base d'une lecture spécifique de Platon, analyse le resultat d'un tel impact:



Et voici comment j'imagine qu'on peut échapper à une telle situation:



J'espère que la discussion qui suivra à cet exposé corrigera mes idées. Faisons de cette réunion une véritable école: un espace d'un loisir contemplatif, d'une philosophie salvatrice.